Cioran

Exercices d'admiration

Essais et portraits

ARCADES
GALLIMARD

© *Fata Morgana, 1977, pour le texte intitulé*
« Joseph de Maistre. Essai sur la pensée réactionnaire ».
© *Éditions de l'Herne, 1970, pour le texte intitulé*
« Valéry face à ses idoles ».
© *Éditions Gallimard, 1986, pour les autres textes.*

JOSEPH DE MAISTRE

Essai sur la pensée réactionnaire

Parmi les penseurs qui, tel Nietzsche ou saint Paul, eurent le goût et le génie de la provocation, une place non négligeable revient à Joseph de Maistre. Haussant le moindre problème au niveau du paradoxe et à la dignité du scandale, maniant l'anathème avec une cruauté mêlée de ferveur, il devait créer une œuvre riche en énormités, un système qui ne laisse pas de nous séduire et de nous exaspérer. L'ampleur et l'éloquence de ses hargnes, la passion qu'il a déployée au service de causes indéfendables, son acharnement à légitimer plus d'une injustice, sa prédilection pour la formule meurtrière, en font cet esprit outrancier qui, ne daignant pas persuader l'adversaire, l'écrase d'emblée par l'adjectif. Ses convictions ont une apparence de grande fermeté : aux sollicitations du scepticisme, il sut répondre par l'arrogance de ses préventions, par la véhémence dogmatique de ses mépris.

Vers la fin du siècle dernier, au plus fort de l'illusion libérale, on pouvait s'offrir le luxe de l'appeler « prophète du passé », de le considérer comme une survivance ou un phénomène aberrant. Mais nous, d'une époque autrement détrompée, nous savons qu'il est

nôtre dans la mesure même où il fut un « monstre » et que c'est précisément par le côté odieux de ses doctrines qu'il est vivant, qu'il est actuel. Serait-il du reste dépassé, qu'il n'appartiendrait pas moins à cette famille d'esprits qui datent en beauté.

Envions la chance, le privilège qu'il eut de dérouter et ses détracteurs et ses fervents, d'obliger les uns et les autres à se demander : fit-il vraiment l'apologie du bourreau et de la guerre ou se borna-t-il seulement à en reconnaître la nécessité ? dans son réquisitoire contre Port-Royal, exprima-t-il le fond de sa pensée ou céda-t-il simplement à un mouvement d'humeur ? où finit le théoricien, où commence le partisan ? était-ce un cynique, était-ce un emballé, ou ne fut-il rien d'autre qu'un esthète fourvoyé dans le catholicisme ?

Entretenir l'équivoque, déconcerter avec des convictions aussi nettes que les siennes, c'est là un tour de force. Il était inévitable qu'on en vînt à s'interroger sur le sérieux de son fanatisme, qu'on mît l'accent sur les restrictions qu'il apporta lui-même à la brutalité de ses propos et qu'on relevât avec insistance ses rares complicités avec le bon sens. Nous ne lui ferons pas, quant à nous, l'injure de le prendre pour un tiède. Ce qui nous retiendra chez lui, c'est sa superbe, sa merveilleuse impertinence, son manque d'équité, de mesure, et, parfois, de décence. S'il ne nous irritait pas à tout moment, aurions-nous encore la patience de le lire ? Les vérités dont il se fit l'apôtre valent uniquement par la déformation passionnée que leur infligea son tempérament. Il a transfiguré les fadaises du catéchisme et prêté aux lieux communs de l'Église une saveur d'extravagance. Les religions se meurent faute

de paradoxes : il le savait, ou le sentait, et, pour sauver le christianisme, il s'ingénia à y introduire un peu plus de piquant et un peu plus d'horreur. L'y aida son talent d'écrivain, beaucoup plus que sa piété, laquelle, de l'avis de M^me^ Swetchine qui le connut bien, manquait de toute chaleur. Amoureux de l'expression corrosive, comment eût-il daigné remâcher les tournures flasques des prières ? (Un pamphlétaire en oraison ! cela se conçoit, mais cela déplaît.) L'humilité, vertu étrangère à sa nature, il n'y prétend que lorsqu'il se rappelle qu'il lui faut réagir en chrétien. Certains de ses exégètes mirent, non sans regret, sa sincérité en cause, alors qu'ils eussent dû plutôt se réjouir du malaise qu'il leur inspirait : sans ses contradictions, sans les malentendus qu'il a, par instinct ou calcul, créés à son propre sujet, son cas serait liquidé depuis longtemps, sa carrière close, et il connaîtrait la malchance d'être compris, la pire qui puisse s'abattre sur un auteur.

Ce qu'il y a tout ensemble d'âpre et d'élégant dans son génie et dans son style évoque l'image d'un prophète de l'Ancien Testament et d'un homme du XVIII^e^ siècle. Le souffle et l'ironie cessant en lui d'être irréconciliables, il nous fait participer, par ses fureurs et ses saillies, à la rencontre de l'espace et de l'intimité, de l'infini et du salon. Mais tandis qu'il s'inféodait à la Bible au point d'en admirer indistinctement les trouvailles et les niaiseries, il haïssait sans nuance l'Encyclopédie dont pourtant il relevait par la forme de son intelligence et la qualité de sa prose.

Pénétrés d'une rage tonifiante, ses livres n'ennuient jamais. On l'y voit, à chaque paragraphe, exalter ou

rabaisser jusqu'à l'inconvenance une idée, un événement ou une institution, adopter à leur égard un ton de procureur ou de thuriféraire. — « Tout Français ami des jansénistes est un sot ou un janséniste. » — « Tout est miraculeusement mauvais dans la Révolution française. » — « Le plus grand ennemi de l'Europe qu'il importe d'étouffer par tous les moyens qui ne sont pas des crimes, l'ulcère funeste qui s'attache à toutes les souverainetés et qui les ronge sans relâche, le fils de l'orgueil, le père de l'anarchie, le dissolvant universel, c'est le protestantisme. » — « En premier lieu, il n'y a rien de si juste, de si docte, de si incorruptible que les grands tribunaux espagnols, et si, à ce caractère général, on ajoute encore celui du sacerdoce catholique, on se convaincra, avant toute expérience, qu'il ne peut y avoir dans l'univers rien de plus calme, de plus circonspect, de plus humain par nature que le tribunal de l'Inquisition. »

Ignorerait-on la pratique de l'excès qu'on l'apprendrait à l'école de Maistre, aussi habile à compromettre ce qu'il aime que ce qu'il déteste. Masse d'éloges, avalanche d'arguments dithyrambiques, son livre *Du Pape* affola quelque peu le Souverain Pontife qui sentit le danger d'une telle apologie. Il n'est qu'une manière de louer : inspirer de la peur à celui qu'on vante, le faire trembler, l'obliger à se cacher loin de la statue qu'on lui érige, le contraindre, par l'hyperbole généreuse, à mesurer sa médiocrité et à en souffrir. Qu'est-ce qu'un plaidoyer qui ne tourmente ni ne dérange, qu'est-ce qu'un éloge qui ne tue pas ? Toute apologie devrait être un assassinat par enthousiasme.

« Il n'existe pas de grand caractère qui ne tende à quelque exagération », écrit Maistre, en pensant sans

doute à soi. Notons que le ton tranchant et souvent forcené de ses ouvrages ne se retrouve pas dans ses lettres; elles étonnèrent lorsqu'elles furent publiées : l'aménité qui s'en dégageait, comment l'eût-on soupçonnée chez le doctrinaire furibond? Le mouvement de surprise qui fut unanime nous apparaît à distance tant soit peu naïf. C'est qu'un penseur met d'ordinaire sa folie dans ses œuvres et conserve son bon sens pour ses rapports avec autrui; il sera toujours plus débridé et plus impitoyable quand il s'attaquera à une théorie que lorsqu'il lui faudra s'adresser à un ami ou à une connaissance. Le tête-à-tête avec l'idée incite à déraisonner, oblitère le jugement, et produit l'illusion de la toute-puissance. En vérité, être aux prises avec une idée rend insensé, enlève à l'esprit son équilibre et à l'orgueil son calme. Nos dérèglements et nos aberrations émanent du combat que nous menons contre des irréalités, contre des abstractions, de notre volonté de l'emporter sur ce qui n'est pas; de là le côté impur, tyrannique, divagant, des ouvrages philosophiques, comme d'ailleurs de tout ouvrage. Le penseur en train de noircir une page sans destinataire se croit, se sent l'arbitre du monde. Écrit-il des lettres? il y exprime, au contraire, ses projets, ses faiblesses et ses déroutes, il y atténue les outrances de ses livres et s'y repose de ses excès. La correspondance de Maistre était celle d'un modéré. D'aucuns, heureux d'y trouver un autre homme, le rangèrent vite parmi les libéraux, oubliant qu'il ne fut tolérant dans sa vie que parce qu'il l'était si peu dans ses œuvres, dont les meilleures pages sont justement celles où il magnifie les abus de l'Église et les rigueurs du Pouvoir.

Sans la Révolution qui, en l'arrachant à ses habitudes, en le brisant, l'éveilla aux grands problèmes, il eût mené à Chambéry une vie de bon père de famille et de bon franc-maçon, et continué à mêler à son catholicisme, à son royalisme et à son martinisme ce rien de phraséologie rousseauiste qui dépare ses premiers écrits. L'armée française, envahissant la Savoie, l'en chassa; il prit le chemin de l'exil : son esprit y gagna, son style aussi. On s'en avise lorsqu'on compare ses *Considérations sur la France* à ses productions déclamatoires et diffuses d'avant la période révolutionnaire. Le malheur, affermissant ses goûts et ses préjugés, le sauva du flou, tout en le rendant à jamais incapable de sérénité et d'objectivité, vertus rares chez l'émigré. Maistre en fut un, et cela même pendant ces années (1803-1817) où il remplit à Saint-Pétersbourg les fonctions d'ambassadeur du roi de Sardaigne. Toutes ses pensées allaient porter la marque de l'exil. « Il n'y a que violence dans l'univers; mais nous sommes gâtés par la philosophie moderne, qui dit que tout est bien, tandis que le mal a tout souillé, et que, dans un sens très vrai, tout est mal, puisque rien n'est à sa place. »

« Rien n'est à sa place », — refrain des émigrations, en même temps que point de départ de la réflexion philosophique. L'esprit s'éveille au contact du désordre et de l'injustice : ce qui est « à sa place », ce qui est naturel, le laisse indifférent, l'engourdit, tandis que la frustration et la dépossession lui conviennent et l'animent. Un penseur s'enrichit de tout ce qui lui échappe, de tout ce qu'on lui dérobe : s'il vient à perdre sa patrie, quelle aubaine! Aussi l'exilé est-il un penseur au petit pied ou un visionnaire de circonstance,

ballotté entre l'attente et la peur, à l'affût d'événements qu'il escompte ou redoute. A-t-il du génie? il s'élève, comme Maistre, au-dessus d'eux et les interprète : « ... la première condition d'une révolution décrétée, c'est que tout ce qui pouvait la prévenir n'existe pas, et que rien ne réussisse à ceux qui veulent l'empêcher. Mais jamais l'ordre n'est plus visible, jamais la Providence n'est plus palpable que lorsque l'action supérieure se substitue à celle de l'homme et agit seule : c'est ce que nous voyons en ce moment. »

Aux époques où nous prenons conscience de la nullité de nos initiatives, nous assimilons le destin, soit à la Providence, déguisement rassurant de la fatalité, camouflage de l'échec, aveu d'impuissance à organiser le devenir, mais volonté d'en dégager les lignes essentielles et d'y déceler un sens, soit à un jeu de forces mécanique, impersonnel, dont l'automatisme règle nos actions et jusqu'à nos croyances. Cependant ce jeu, si impersonnel, si mécanique soit-il, nous l'investissons malgré nous de prestiges que sa définition même exclut, et le ramenons — conversion des concepts en agents universels — à une puissance morale, responsable des événements et de la tournure qu'ils doivent prendre. En plein positivisme, n'évoquait-on pas, en termes mystiques, l'avenir, auquel on prêtait une énergie d'une efficace guère moindre que celle de la Providence? Tant il est vrai que se glisse dans nos explications un brin de théologie, inhérent, voire indispensable à notre pensée, pour peu qu'elle s'astreigne à donner une image cohérente du monde.

Attribuer au processus historique une signification, la fît-on surgir d'une logique immanente au devenir,

c'est souscrire, plus ou moins explicitement, à une forme de providence. Bossuet, Hegel et Marx, du fait même qu'ils assignent aux événements un sens, appartiennent à une même famille, ou, du moins, ne diffèrent pas essentiellement les uns des autres, l'important n'étant pas de définir, de déterminer ce sens, mais d'y recourir, de le postuler; et ils y recourent, ils le postulent. Passer d'une conception théologique ou métaphysique au matérialisme historique, c'est changer simplement de providentialisme. Si nous prenions l'habitude de regarder par-delà le contenu spécifique des idéologies et des doctrines, nous verrions que, se réclamer de telle d'entre elles plutôt que de telle autre, n'implique nullement quelque dépense de sagacité. Ceux qui adhèrent à un parti croient se distinguer de ceux qui en suivent un autre, alors que tous, dès l'instant qu'ils choisissent, se rejoignent en profondeur, participent d'une même nature et se différencient seulement en apparence, par le masque qu'ils assument. C'est folie d'imaginer que la vérité réside dans le choix, quand toute prise de position équivaut à un mépris de la vérité. Pour notre malheur, choix, prise de position est une fatalité à laquelle personne n'échappe; chacun de nous doit opter pour une non-réalité, pour une erreur, en convaincus de force que nous sommes, en malades, en fiévreux : nos assentiments, nos adhésions sont autant de symptômes alarmants. Quiconque se confond avec quoi que ce soit fait preuve de dispositions morbides : point de salut ni de santé hors de l'être pur, aussi pur que le vide. Mais revenons à la Providence, à un sujet à peine moins vague... Veut-on savoir jusqu'où une époque a été frappée, et quelles furent les dimensions du désastre dont elle eut à pâtir? Que l'on mesure l'acharnement

que les croyants y déployèrent pour justifier les desseins, le programme et la conduite de la divinité. Rien d'étonnant que l'œuvre capitale de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg,* soit une variation sur le thème du gouvernement temporel de la Providence : ne vivait-il pas en un temps où, pour faire discerner aux contemporains les effets de la bonté divine, il fallait les ressources conjuguées du sophisme, de la foi et de l'illusion ? Au V^e^ siècle, dans la Gaule ravagée par les invasions barbares, Salvien, en écrivant *De Gubernatione Dei,* s'était, lui aussi, évertué à une tâche semblable : combat désespéré contre l'évidence, mission sans objet, effort intellectuel à base d'hallucination... La justification de la Providence, c'est le donquichottisme de la théologie.

Pour dépendante qu'elle soit des divers moments historiques, la sensibilité au destin n'en est pas moins conditionnée par la nature de l'individu. Quiconque s'engage en des entreprises importantes se sait à la merci d'une réalité qui le dépasse. Seuls les esprits futiles, seuls les « irresponsables » croient agir librement ; les autres, au cœur d'une expérience essentielle, se soustraient rarement à la hantise de la nécessité ou de « l'étoile ». Les gouvernants sont des administrateurs de la Providence, remarque Saint-Martin ; de son côté, Friedrich Meinecke observait que, dans le système de Hegel, les héros font figure de simples fonctionnaires de l'Esprit absolu. Un sentiment analogue fit dire à Maistre que les meneurs de la Révolution n'étaient que des « automates », des « instruments », des « scélérats », qui, loin de conduire les événements, en subissaient au contraire le cours.

Ces automates, ces instruments, en quoi étaient-ils plus coupables que la force « supérieure » qui les avait suscités et dont ils exécutaient fidèlement les décrets ? Ne serait-elle pas, cette force, elle aussi « scélérate » ? Comme elle représentait pour Maistre le seul point fixe au milieu du « tourbillon » révolutionnaire, il ne la mettra pas en accusation, ou du moins se comportera-t-il comme s'il en acceptait sans discussion la souveraineté. Dans sa pensée, elle n'interviendrait pourtant effectivement qu'aux moments de trouble et s'effacerait dans les périodes de calme, en sorte qu'il l'assimile implicitement à un phénomène d'époque, à une providence de circonstance, utile à l'explication des catastrophes, superflue dans l'intervalle des malheurs et lorsque les passions s'apaisent. En la circonscrivant dans le temps, il en réduit le poids. Elle n'a pour nous une pleine justification que si elle se manifeste partout et toujours, que si elle veille sans arrêt. Que faisait-elle avant 1789 ? sommeillait-elle ? n'était-elle pas au poste tout au long du XVIII^e siècle, et ne le voulut-elle pas, ce siècle, que Maistre, nonobstant sa théorie de l'intervention divine, rend principalement responsable de l'avènement de la guillotine ?

Elle prend pour lui un contenu, elle devient vraiment la Providence, à partir d'un miracle, de la Révolution ; « que dans le cœur de l'hiver, un homme commande à un arbre devant mille témoins de se couvrir subitement de feuilles et de fruits, et que l'arbre obéisse, tout le monde criera au miracle, et s'inclinera devant le thaumaturge. Mais la révolution française et tout ce qui se passe dans ce moment est tout aussi merveilleux, dans son genre, que la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier... ».

Devant une force qui opère de tels prodiges, le croyant s'interrogera sur la manière de sauvegarder sa liberté, d'éviter la tentation du quiétisme, et celle, plus grave, du fatalisme. Ces difficultés posées au début même des *Considérations,* l'auteur essaie de les tourner par des subtilités ou l'équivoque : « Nous sommes tous attachés au trône de l'Être suprême par une chaîne souple, qui nous retient sans nous asservir. Ce qu'il y a d'admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement : ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. »

« Chaîne souple », esclaves qui agissent « librement », ce sont là incompatibilités qui trahissent l'embarras du penseur devant l'impossibilité de concilier l'omnipotence divine et la liberté humaine. Et c'est sans doute pour sauver cette liberté, pour lui laisser un champ d'action plus vaste, qu'il postule l'effacement de l'intervention divine dans les moments d'équilibre, intervalles courts à la vérité, car la Providence, répugnant à s'éclipser longtemps, ne sort de son repos que pour frapper, pour manifester son inclémence. La guerre sera son « département », dans lequel elle ne permettra à l'homme d'agir « que d'une manière à peu près mécanique, puisque les succès y dépendent presque entièrement de ce qui dépend le moins de lui ». La guerre sera donc « divine », « une loi du monde », « divine » surtout par la manière dont elle éclate. « Au moment précis amené par les hommes et prescrit par la justice, Dieu s'avance pour venger

Cioran

Exercices d'admiration

Essais et portraits

« De Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner. » Cet aveu de Baudelaire m'a incité à lire *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* et les autres ouvrages du plus passionné et du plus intolérant des penseurs. Ses vérités et, plus encore, ses insanités ont un indéniable charme. Un monstre séduisant.

Tout à l'opposé, Valéry séduit par la retenue. Aucun dogme, aucun excès n'est lié à son nom. Il n'a péché que par élégance. Les jugements inéquitables que j'ai portés sur lui émanent d'une exaspération impure que je me fais un devoir de dénoncer ici.

Les textes qui suivent, que ce soit sur Michaux, Saint-John Perse, Fondane, Beckett, Eliade, Maria Zambrano ou sur Borges, Weininger, Fitzgerald, sont forcément capricieux, comme tout ce qui procède de l'admiration, de l'amitié ou de l'emballement.

Cioran

ARCADES
GALLIMARD

ISBN 2-07-070610-9 A 70610